

Trente-deuxième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : 1 R 17, 10-16 ; Hb 9, 24-28 ; Mc 12, 38-44

Est-il bien raisonnable, pour la veuve de Sarepta, de sacrifier le peu qui lui reste, en réponse à la promesse d'un inconnu, d'un étranger ? N'est-il pas encore plus déraisonnable, pour une autre veuve, celle de l'évangile, de sacrifier sans la moindre assurance de contrepartie, toute sa petite, sa minuscule fortune au profit du temple et de ses desservants qui « dévorent les biens des veuves » ? Jésus, qui regarde et qui voit ce que nous ne voyons pas – ou ne voulons pas voir –, manifeste une fois de plus que les jugements de Dieu ne sont pas ceux des hommes ; que la Sagesse de Dieu et la sagesse du monde sont radicalement incompatibles, inconciliables ; qu'il y a des choses que seuls les pauvres peuvent comprendre.

Dans le passage de l'évangile de saint Marc que nous propose ce matin la liturgie, et qui termine la série des enseignements de Jésus, juste avant sa Passion, on peut remarquer deux oppositions : l'une entre la veuve et les scribes ; l'autre entre la veuve et les riches donateurs.

Les scribes, aussi appelés « docteurs de la Loi », avaient pour mission d'interpréter les Écritures, et en particulier la Loi mosaïque, pour en tirer des règles de conduite pour la vie quotidienne des Juifs. Ils se recrutaient surtout, mais pas exclusivement, parmi les pharisiens, et ils étaient membres du Sanhédrin, ou grand Conseil, avec les grands prêtres et les anciens. C'est dire de quel prestige et de quelle autorité ils jouissaient auprès du peuple¹. Outre leur hypocrisie – « ils disent et ne font pas² » ; « ils affectent de prier longuement³ » –, ce que Jésus leur reproche ici, c'est de détourner à leur profit personnel la mission qui leur est confiée : « ils sont pasteurs non pour les brebis, mais pour eux-mêmes⁴ ». « Ils aiment les salutations, les premiers rangs, les places d'honneur ; ils dévorent les biens des veuves⁵ ». Au lieu d'être d'humbles serviteurs de Dieu et de remplir aussi fidèlement et loyalement que possible la mission qu'il leur confie au profit de son peuple, tout ce qui les intéresse, ce sont les avantages matériels et sociaux qu'ils vont pouvoir en tirer pour eux-mêmes.

Quel contraste entre cette appropriation frauduleuse par les scribes de ce dont ils ne sont que dépositaires, et la désappropriation volontaire et libre de la veuve qui, elle, donne tout ce qui lui appartient, ne se réserve rien. Le contraste est souligné

¹ cf. Mt 2, 4

² Mt 23, 3c

³ Lc 20, 47

⁴ cf. Ez 34, 8d. 2bc

⁵ cf. Mc 12, 38b-39

aussi avec « les gens riches » qui mettent dans le tronc « de grosses sommes⁶ ». Jésus ne le leur reproche pas, bien sûr ; il constate seulement : « Tous, ils ont pris sur leur superflu – ce qui n'est déjà pas si mal ! – mais elle, elle a pris sur son indigence...⁷ » Le texte grec de saint Marc, d'ailleurs, ne dit pas seulement qu'elle a donné « tout ce qu'elle avait pour vivre », mais beaucoup plus radicalement : « elle a jeté dans le tronc tout ce qu'elle avait, *toute sa vie*⁸ ».

La remarque de Jésus exprime beaucoup plus que l'admiration devant la générosité de cette pauvre femme. Alors que s'achève sa prédication, développée par saint Marc tout au long de onze longs chapitres, alors que, quelques versets plus loin, il va annoncer la ruine du Temple et sa Passion imminente, l'émerveillement de Jésus exprime clairement qu'il y reconnaît comme une figure du don qu'il s'apprête lui-même à faire de sa propre vie. Les offrandes pour l'entretien du Temple sont désormais devenues inutiles ; la Loi de Moïse est déjà caduque, ainsi que les rites et observances qui en ont été tirés ; Jésus est tout à la fois le temple, l'autel, le sacrifice et le grand prêtre sacrificateur de la Nouvelle Alliance, qu'il est venu sceller dans son sang. Il nous a donné la clé, le code, non seulement pour comprendre mais pour entrer dans cette nouvelle logique : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime⁹ ». Sans le savoir, cette veuve est déjà entrée dans cette perspective que résumera parfaitement sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Aimer, c'est tout donner et se donner soi-même¹⁰ ».

Se donner, c'est s'abandonner totalement, faire confiance sans même penser que l'on recevra quelque chose en retour. C'est ne pas marchander en vue de quelque satisfaction ou reconnaissance. Voilà d'ailleurs pourquoi le vrai don s'accompagne de discrétion, de silence. Se donner, en fin de compte, c'est entrer dans le mouvement de la gratuité de la charité divine, telle que nous la voyons manifestée dans la vie de Jésus, jusque dans sa mort sur la Croix.

À la suite de Jésus, tous les saints, d'une façon ou d'une autre, ont vécu cette radicalité : saint Martin, par exemple, dont nous célébrerons la fête demain ; ou saint Benoît, « qui avait résolu, nous dit saint Grégoire, de tout distribuer sur terre pour tout garder dans le ciel¹¹ ».

Mais pour nous, aujourd'hui, une telle radicalité est-elle encore possible ? Cette question est au centre de l'encyclique du pape Benoît XVI « Dieu est Amour », dont on pourrait citer de nombreux passages : « La conscience, écrit le pape, qu'en Jésus Dieu lui-même s'est donné pour nous jusqu'à la mort doit nous amener à ne plus vivre pour nous-mêmes, mais pour Lui, et avec Lui pour les autres » (n° 33). « Amour de Dieu et amour du prochain sont inséparables, c'est un unique commandement. Tous les deux, cependant, vivent de l'amour prévenant de Dieu qui

⁶ Mc 12, 41c

⁷ Mc 12, 44a

⁸ v. 44b

⁹ Jn 15, 13

¹⁰ Poésie 54, 22, 3

¹¹ *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, livre 2, chap. 28 : SC 260, 217

nous a aimés le premier. Ainsi, il n'est plus question d'un "commandement" qui nous prescrit l'impossible de l'extérieur, mais au contraire d'une expérience de l'amour, donnée de l'intérieur, un amour qui, de par sa nature, doit par la suite être partagé à d'autres. L'amour grandit par l'amour. L'amour est "divin", parce qu'il vient de Dieu et qu'il nous unit à Dieu, et, à travers ce processus d'unification, il nous transforme en un Nous, qui surpasse nos divisions et qui nous fait devenir un, jusqu'à ce que, à la fin, Dieu soit "tout en tous" » (n° 18).